

## Prologue

*Troisième jour du douzième mois, année du Chien, an 3 de l'ère Kaei (15 janvier 1851) : château de Kagoshima, fief de Satsuma*

– **H**alte ! Qui va là ?  
La lueur vacillante des lanternes éclaire faiblement les cloisons en bois du palanquin. Le trépignement des pieds, le son du métal qui heurte la pierre résonnent dans l'espace confiné.

Le palanquin touche le sol dans un bruit sourd.

À l'intérieur, l'obscurité est presque totale hormis le rai de lumière qui encadre la porte. La voyageuse regarde ses petites mains blanches qu'elle tord avec appréhension. Elle a quitté la maison à l'aube, et le soleil s'est couché depuis longtemps. Elle est restée assise toute la journée dans cette cage en bois exiguë, les jambes repliées sous elle, tandis que le palanquin oscillait sur les épaules des porteurs. Elle est transie, épuisée, mais préfère encore rester blottie dans cette misérable litière avec son odeur écœurante de laque plutôt que de sortir et d'affronter ces hommes hostiles.

Les cris bourrus bourdonnent dans sa tête. Elle sent une odeur de fumée et de suie, entend le crépitement des flammes des torches.

Elle se ressaisit, tapote ses cheveux, lisse son kimono. C'est la première fois qu'elle s'aventure si loin de sa maison. Elle se demande ce qui va se passer quand la porte de son palanquin va coulisser, ce que les sentinelles – elle suppose que ce sont des sentinelles – vont faire quand elles vont découvrir son identité et la raison de sa présence. Elle inspire profondément, essaie de calmer les battements de son cœur.

– Je m'appelle Okatsu. Je suis la fille de Tadake Shimazu, seigneur d'Ibusuki, dit-elle aussi clairement, aussi fort que possible.

Sa voix lui paraît aiguë et chevrotante dans l'air de la nuit. Elle

ne veut surtout pas que ces hommes découvrent qu'elle n'a que quatorze ans ou, pire, qu'elle a peur.

– J'ai une lettre à remettre à sire Narioki, ajoute-t-elle d'un ton faussement assuré.

Les gardes s'entretiennent à voix basse.

– Si madame a l'obligeance de nous donner la lettre, nous la remettrons à sire Narioki, dit une voix enjôleuse, d'un ton plein de déférence.

– On m'a chargée de remettre cette lettre en mains propres à sire Narioki, dit-elle d'une voix sévère.

Elle a répété ces paroles tout au long du voyage.

– Je dois veiller à ce que sire Narioki, et uniquement sire Narioki, l'ouvre. Je demande à être reçue par sire Narioki.

– Veuillez nous excuser, madame. Nous avons l'ordre de vérifier l'identité de tous les visiteurs avant de les laisser entrer dans l'enceinte du château.

La porte du palanquin craquette. La voyageuse n'a pas le temps de répondre que déjà elle s'ouvre en coulissant. Surgissant de l'ombre, des visages, aussi hideux que des masques de démons, apparaissent à la lueur des lanternes. Éblouie par la lumière soudaine, la jeune fille cligne des yeux. Les gardiens la dévisagent, stupéfaits. Il y a un long silence durant lequel chacun retient sa respiration.

– Tiens, tiens, dit l'un des hommes en secouant la tête. Une enfant !

– Et quelle beauté ! s'exclame un autre.

Les lanternes et les visages s'approchent. Un vent froid s'engouffre dans le palanquin.

Elle recule. À genoux, emmaillotée dans un futon, elle se sent petite et vulnérable, mais ne tarde pas à se ressaisir. Elle est la fille d'un seigneur, après tout.

– Je demande à être reçue par sire Narioki, dit-elle d'un ton ferme et digne.

Les hommes reculent en maugréant, et la porte du palanquin se referme. Elle se retrouve plongée dans l'obscurité. Les pas s'éloignent dans la cour, des hampes heurtent les pavés. Elle se mord la lèvre. Vont-ils l'arrêter, l'enfermer, la retenir en otage ? Son père et sire Narioki sont des ennemis jurés. Les sentinelles

pourraient la soupçonner d'être un appât, de vouloir assassiner le daimyô, d'avoir empoisonné la lettre.

Elle replie les doigts autour du manche de sa dague. Comme toutes les femmes de la classe des samourais, elle la porte tout le temps coincée dans sa ceinture. Elle sait s'en servir, se battre ou se tuer avec, si nécessaire. Alors qu'elle somnolait dans son palanquin qui longeait la côte, elle s'est efforcée de ne pas penser aux événements qui l'ont conduite de sa maison paisible de la ville côtière d'Ibusuki aux portes imposantes du château de Kagoshima. À présent, les images assaillent son esprit – les attroupements, les éclats de voix, les portes qui claquent tard dans la nuit.

Les yeux fermés, elle se remémore ce jour terrible où les soldats sont venus arrêter son père, criant et tapant contre la porte avec leurs hampes. Dans son malheur, il a eu de la chance : il a été assigné à résidence. Plusieurs de ses amis ont été envoyés en exil, et deux d'entre eux, exécutés. Elle bat des paupières pour refouler ses larmes. Le pire restait à venir. L'ami le plus proche de son père, un oncle très apprécié, a été contraint de se suicider en présence de ses proches. Elle revoit le visage de son père, ses épaules voûtées, à son retour. Il a rapporté la tunique en lin blanc de son oncle, noire de sang. Après avoir réuni toute la famille autour de lui, il a brandi la tunique.

– Regardez bien ce vêtement, a-t-il dit d'une voix rauque et éraillée qui résonne encore dans les oreilles de la jeune fille. C'est le prix de la justice et de la loyauté.

– La justice et la loyauté...

On ne dit rien aux femmes et surtout pas aux filles de quatorze ans. Pourtant, elle a compris que le daimyô du Satsuma et son fils, Nariakira, qui est un cousin de son père, se livrent une bataille sans merci. Nariakira est l'oncle préféré d'Okatsu, et son père, son allié le plus loyal. Il n'y a aucun doute sur le parti qu'a pris sa famille. Elle agite nerveusement les pieds, grimace quand le sang recommence à circuler dans ses jambes engourdis.

Deux mois se sont écoulés depuis cette nuit terrible. Les feuilles d'érable sont tombées, la neige a saupoudré le sol. Puis hier, alors qu'elle était dans sa chambre, penchée sur ses livres, sa mère est venue la trouver. Le visage pâle, les traits tirés, elle lui a dit d'une

voix hésitante qu'elle avait une mission pour elle. Okatsu devait se rendre au château de Kagoshima, où réside le daimyô, afin de lui remettre une lettre.

Surprise que sa mère l'envoie en territoire ennemi, elle a tenté d'en savoir davantage. Mais alors qu'elle s'apprêtait à formuler sa question, sa mère a levé la main pour l'interrompre.

– Pas un mot, a-t-elle dit.

Okatsu a compris. Moins elle en savait, mieux ça vaudrait. Ainsi ne risquerait-elle pas de trahir les siens si on la capturait et la torturerait. Elle s'est redressée, fière d'avoir été choisie pour accomplir une mission de la plus haute importance.

– Je crois en toi, Okatsu-*chan*, a dit sa mère en lui tendant une boîte contenant un rouleau. Je sais que tu feras de ton mieux.

Okatsu a été déconcertée par les larmes qu'elle a vu perler dans les yeux de sa mère. Quand elle est montée dans son palanquin à l'aube ce matin, toute la maisonnée était réunie pour assister à son départ. Même son père et son frère sont venus lui souhaiter un bon voyage comme s'ils n'étaient pas certains de la revoir.

Elle entend des pas autour du palanquin. Les sentinelles. La jeune dame peut entrer, mais sans les domestiques et les gardes qui l'ont accompagnée jusqu'ici. Les porteurs l'emmènent dans son palanquin jusqu'à l'immense vestibule du château. Elle déplie ses jambes avec précaution, d'abord l'une, puis l'autre, et sort de sa litière pour se retrouver dans le hall sombre.

Une nuée de femmes au visage sévère surgit de l'ombre dans un relent de moisi. La prenant par le coude, elles la conduisent le long de corridors sombres jusqu'à une petite pièce sur le côté. Tout en marmonnant, elles enlèvent un à un ses lourds kimonos. Bientôt, Atsu se retrouve toute nue et frissonnante. Elle serre les dents, s'efforce de rester impassible tandis qu'elles inspectent chaque parcelle de son corps. Elle se rappelle qu'elle est de la classe des samourais. Elle ne doit pas déshonorer sa famille en montrant sa peur, humiliation suprême. Les femmes prennent sa dague, enlèvent les épingles de ses cheveux qui tombent dans son dos et sur ses épaules comme un rideau noir et brillant. Après s'être assurées qu'elle n'a pas d'autres objets tranchants sur elle, elles lui ordonnent de se rhabiller, puis lui donnent un ruban pour nouer ses cheveux.

Des gardes, munis de torches dont les immenses flammes jaunes crépitent, la conduisent dans un dédale de corridors. Elle les suit, choquée par une telle entorse à l'étiquette. Elle s'attendait à être accompagnée d'un chambellan ou au moins d'une domestique. Les pas résonnent sur les sols en bois, des toiles d'araignée pendent des linteaux. Les murs disparaissent dans l'obscurité au-dessus d'elle. Des hommes, lourdement armés, sont alignés le long des corridors et la regardent en silence. Elle tient la précieuse boîte de ses deux mains et avance avec assurance tout en veillant à garder la tête baissée, mais son cœur tambourine dans sa poitrine. Chacun de ses pas la rapproche de l'ancre du dragon, où elle devra affronter l'ennemi, le vieux seigneur.

Ils arrivent devant une pièce qui sent la cire de bougie, la fumée de tabac et la poussière. Sans prendre la peine de l'annoncer, les gardes la poussent sans ménagement à l'intérieur, et la porte se referme derrière elle. Elle regarde autour d'elle, les yeux écarquillés. Des bougies sur d'immenses chandeliers dorés éclairent les coins de la pièce. Des domestiques et des gardes du corps sont agenouillés le long des murs.

Une toux sifflante retentit. Au fond de la pièce, un vieil homme est accroupi sur une estrade comme un crapaud. Sa tête dépasse du brocart rigide de ses vêtements. Il passe la langue sur ses lèvres craquelées tout en la fixant de ses petits yeux, à moitié cachés par les plis de son visage. Okatsu n'a jamais vu un être aussi gris, aussi ridé, aussi flasque. C'est donc lui, le seigneur du Satsuma, le tyran qui a ordonné l'arrestation du père d'Okatsu et la mort de son oncle ?

Elle s'agenouille, la tête penchée en avant. Quand elle lève les yeux, elle surprend le regard concupiscent du vieil homme. Un frisson remonte le long de sa colonne vertébrale.

Le daimyô se fend d'un sourire.

– Tiens, tiens. Qu'avons-nous là ? dit-il d'une voix chevrotante et grêle. Un présent, un gage de réconciliation de mon parent et sujet dévoyé, Tadake ? Tant mieux. Il m'a causé suffisamment d'ennuis.

Il se penche en avant, la peau parcheminée de son cou tremble, ses yeux ne sont plus que deux fentes.

– Quelle jolie petite créature ! s'exclame-t-il. Quelle peau blanche et douce ! Une poupée parfaite ! Comment l'ignoble fils de

mon cousin a-t-il pu engendrer une telle beauté ? Un cadeau plus qu'acceptable !

Il passe la langue sur ses lèvres.

Okatsu se redresse, tremblante d'indignation. Quel manque de respect ! Il est certes son suzerain, mais cela lui donne-t-il pour autant tous les droits ?

– Pardonnez-moi, sire, je crains que vous ne soyez mal informé. Je ne suis qu'une messagère venue vous remettre une lettre, rectifie-t-elle d'une voix faussement calme.

– Vraiment ? N'aie pas peur ! Apporte-la-moi. Montre-la-moi.

Toujours à genoux, elle avance doucement vers lui, tenant le rouleau dans ses deux mains. À travers la soie épaisse de son kimono, elle sent le tatami glacé sous ses jambes. Elle entend la respiration bruyante du vieil homme. Il ne la quitte pas des yeux.

– Fais-moi voir, dit-il d'une voix rauque.

Il tend la main, referme ses doigts épais sur le poignet d'Okatsu et la tire brusquement vers lui. Surprise, elle perd l'équilibre. Ses jambes se soulèvent, ses jupes s'écartent, et elle tombe face contre terre. Rouge de honte, elle tente de se redresser, mais l'homme est déjà sur elle. Son corps flasque l'écrase et la plaque contre le sol. Elle sent son souffle chaud autour de ses oreilles. Des doigts baladeurs pincent ses fesses, serrent sa taille, tâtent sa poitrine naissante. Elle suffoque. Désespérée, elle se tortille en tous sens. Le visage à moitié écrasé contre le tatami, elle tourne péniblement la tête d'un côté et lance un regard aux serviteurs et aux gardes qui se tiennent debout, le visage impassible, le long des murs. Ils détournent les yeux. À la fois choquée et affligée, elle réalise que personne ne va l'aider. Personne n'ose provoquer le courroux du seigneur en intervenant. Personne ne se soucie du sort d'une enfant envoyée pour distraire le daimyô. Elle est seule.

Le vieil homme soulève ses vêtements, puis écarte les jambes d'Okatsu. Elle sent l'air froid mordre ses membres nus tandis qu'il se glisse entre ses cuisses. Elle a du mal à respirer sous son poids.

Elle maîtrise les arts martiaux. Elle se demande si elle doit essayer de le repousser. Mais il est son seigneur et son maître. Elle n'a pas le droit de s'opposer à sa volonté. Elle est atterrée par le comportement de son suzerain.

Elle dégage une de ses mains, se redresse, essaie de le repousser. Elle entend la soie qui se déchire alors qu'il tire violemment sur ses kimonos. Elle est déterminée à ne pas pleurer.

– Sire, dit-elle d'une voix haletante qui se perd dans un sanglot.

Elle prend une profonde inspiration et crie le plus fort possible :

– S'il vous plaît, s'il vous plaît, arrêtez ! Lâchez-moi. C'est indigne de vous !

Il sursaute. Un silence total règne désormais dans la pièce.

– Indigne ? l'entend-elle dire d'une voix sifflante. Tu n'es donc pas honorée ? Je suis ton seigneur. Comment oses-tu t'opposer à ma volonté ?

Elle s'apprête à répondre quand la porte s'ouvre en coulissant. Une puissante odeur de parfum et de poudre flotte soudain dans la pièce.

– *Nari-sama* ! crie une voix de femme.

Le vieil homme pousse Okatsu et se redresse en haletant.

Le souffle court, les mains tremblantes, Okatsu essuie son visage, lisse ses cheveux et remet de l'ordre dans ses vêtements. Jamais elle ne s'est sentie aussi humiliée. Quand elle se tourne vers la femme, son courage l'abandonne. Ce doit être Yura, la première concubine de sire Narioki.

On dit qu'elle est si belle qu'aucun homme ne peut lui résister. On raconte qu'elle pratique la magie noire, qu'elle a envoûté le vieux daimyô, qu'elle se débarrasse de tous ceux qui se mettent en travers de sa route. Elle serait à l'origine de la mort des enfants de Nariakira Shimazu, l'héritier légitime, car son but est d'installer son fils bâtard à la tête du fief de Satsuma. Elle est vêtue de kimonos en soie brillante et colorée, ornés de somptueux motifs de pins, de bambous et de flocons de neige. Son visage ovale et délicat, recouvert de poudre, brille à la lueur des bougies, mais ses yeux soulignés de noir sont glaçants. Ses cheveux parfumés forment une torsade brillante hérissée de peignes en écaille et de pinces incrustées de pierreries. Quand elle ouvre ses lèvres écarlates pour parler, ses dents noircies transforment sa bouche en caverne sombre. Elle est beaucoup plus terrifiante que le vieil homme.

– Vous pensiez que j'allais vous laisser seul avec une putain ? lance-t-elle d'une voix rageuse.

Elle a l'accent d'une fille de charpentier, pas d'une dame de haut rang. Okatsu tremble encore.

– Je ne suis pas une putain ! s'écrie-t-elle, indignée. Je suis Okatsu, la fille du seigneur Tadatake d'Ibusuki.

Le daimyô retourne en se dandinant vers l'estrade et s'accroupit sur son coussin de brocart tout en repoussant des mèches de cheveux gris et huilés de sa main couverte de taches brunes. Il a le visage rouge et bouffi. Il respire bruyamment.

– Eh bien, Nari-*sama*. Dès que j'ai le dos tourné...

Madame Yura donne une tape sur les articulations de ses doigts épais avec son éventail.

– Je suis une messagère, j'ai une lettre, insiste Okatsu.

La concubine lui lance un regard glacial.

– C'est absurde, dit-elle en rejetant la tête en arrière. Qu'est-ce qui t'a pris de venir ici ?

Okatsu cherche du regard la cassette contenant le rouleau. Elle a glissé sur le sol. Okatsu la ramasse, puis la tend au vieil homme. Il regarde timidement dame Yura avant de se tourner vers Okatsu en haussant ses sourcils broussailleux.

– Indigne ? marmonne-t-il.

Il secoue la tête. Une expression fugace apparaît sur son visage : la honte peut-être ou la fierté blessée.

– Prenez-la, s'il vous plaît, sire, dit Okatsu.

– Ne la touchez surtout pas, siffle la concubine. Vous savez que c'est un piège.

Sans quitter le vieil homme des yeux, Okatsu tend la cassette contenant le rouleau. Il se racle la gorge, essuie son visage avec un mouchoir, puis prend la boîte avec précaution. Aussi immobile qu'une statue, Okatsu tente de cacher son soulagement. Le vieil homme ouvre la cassette en maugréant, en extrait la lettre qu'il déroule. Okatsu retient son souffle tandis qu'il approche la feuille des bougies pour déchiffrer l'écriture. Elle ignore le contenu de la missive, mais sait qu'il ne s'agit pas de bonnes nouvelles pour lui.

Les sourcils froncés, il passe le doigt sur la ligne de caractères. Son visage s'assombrit, ses yeux sortent presque de leurs orbites. La chair entre ses sourcils se renfle. Puis ses joues flasques s'affaissent. Il hoche gravement la tête et lève les yeux, le regard trouble.



– Alors, c’est comme ça, marmonne-t-il.

Dame Yura prend la lettre entre ses longs doigts blancs. Elle écarquille les yeux. Son front poudré se plisse. Okatsu les observe tous les deux, essayant de deviner ce qu’ils pensent.

Finalement, le vieil homme demande une écritoire, du papier, un pinceau, une pierre à encre et un bâton d’encre. Un domestique broie un peu d’encre pour lui, et doucement, laborieusement, il écrit une réponse. Le serviteur saupoudre l’encre de sable. Le vieil homme roule la lettre, la scelle avec de la cire chaude sur laquelle il appose son sceau, puis demande une cassette dans laquelle il glisse le rouleau et la tend à Okatsu en inclinant exagérément le haut du corps. Elle est debout, profondément soulagée, impatiente de partir, quand la concubine demande qu’on apporte le thé. Gênée, Okatsu est contrainte de rester et d’échanger les politesses et les banalités d’usage avec dame Yura.

Enfin, la concubine appelle un garde et murmure quelque chose à son oreille. Il conduit Okatsu dans un dédale de corridors, courant devant, s’éclairant avec une simple bougie. Craignant de le perdre, elle hâte le pas, serrant la précieuse lettre contre elle. Elle se demande où il l’emmène, s’interroge sur les instructions secrètes que dame Yura lui a données. Les galeries lui paraissent complètement différentes de celles qu’elle a empruntées en venant. Elle implore les dieux de veiller sur elle. Elle n’a aucune envie de finir au fond d’un puits, en haut d’un donjon ou encore dans un corridor sombre, la gorge tranchée. C’est tout juste si elle ose respirer tant qu’elle n’a pas atteint l’entrée et son palanquin qui attend dehors avec les gardes et les suivantes qui l’ont accompagnée.

Les vieilles femmes lui rendent sa dague et ses pinces à cheveux.

– Il est tard, dit l’une d’elles en découvrant ses dents noircies. Vous ne passez pas la nuit au château ?

Okatsu s’incline poliment et ordonne aux porteurs de partir immédiatement dans la nuit. La route va être longue. Elle est impatiente de retrouver sa maison.

De retour à Ibusuki, saine et sauve, Okatsu repense à cette rencontre troublante. Pendant ses leçons, penchée sur ses livres, incapable de se concentrer, elle est hantée par l’image du vieil

homme l'écrasant sous son poids et par le regard glacial de la concubine. La scène défile en boucle dans sa tête et elle se demande ce qui aurait pu se passer. Au moins n'est-elle pas morte, pas même blessée ! En plus, elle a réussi à remplir sa mission. Pourquoi l'a-t-on choisie pour une mission aussi périlleuse et qu'a-t-elle accompli ? C'est surtout la lettre qui attise sa curiosité. Elle veut savoir ce qu'elle contenait et quelle a été la réponse du vieil homme.

L'année du Chien arrive à son terme, cédant sa place à l'année du Sanglier, l'an 4 de l'ère Kaei. Le premier jour du premier mois, tous les habitants du pays prennent un an de plus. Okatsu a quinze ans, désormais. Près de deux mois s'écoulent. Les pruniers sont en pleine floraison quand, un matin, la mère d'Okatsu entre dans sa chambre pour lui annoncer la visite de sire Nariakira. Il demande à la voir.

Dans la somptueuse salle de réception, les volets en bois coulissants ont été ouverts et la lumière passe à travers les *shôji*, ces cloisons légères en papier de riz tendu sur un cadre de bois. Sire Nariakira se réchauffe les mains au-dessus du brasero.

C'est un bel homme au visage pensif. Il est grand, imposant, large de torse. En général, il est vêtu de kimonos de cérémonie dotés d'épaulettes rigides qui dépassent comme des ailes. Pourtant, même affublé d'une simple robe ample, il en impose. Ses yeux perçants semblent à l'affût du moindre détail, il a la mâchoire puissante. Son visage sévère s'adoucit quand il voit Okatsu.

Tout le monde semble intimidé en sa présence, mais il s'est toujours montré gentil avec Okatsu. Il dit qu'il la considère comme sa fille. Chaque fois qu'il vient, il a toujours des histoires à lui raconter et des merveilles à lui montrer.

– Viens t'asseoir à côté de moi, dit-il.

Il s'exprime dans une langue noble, bien différente du langage truculent du Satsuma.

Un serviteur allume une pipe à longue tige pour lui. Il tire une bouffée, et une volute de fumée bleue s'élève jusqu'au plafond en bambou. Il débouffe la pipe dans la boîte à tabac.

– Je voulais que tu sois la première informée, dit-il. Mon père a abdiqué. Je suis dorénavant le daimyô du Satsuma.

Okatsu lui sourit. Ainsi, la lutte de pouvoir est terminée. Ils vont de nouveau vivre en paix.

– Il y a fort à faire, dit-il, le visage grave. Mais je dois avant tout te remercier. Tu es une jeune femme courageuse, beaucoup plus courageuse que la plupart des hommes.

Il reprend sa pipe.

– Il paraît que tu as rencontré mon père et sa concubine, dame Yura.

Okatsu baisse les yeux. Elle a honte de ce qu'on a pu lui raconter, honte d'avoir failli échouer.

– Mon père est un homme cruel et impitoyable. La principauté a beaucoup souffert sous son règne. Les paysans étaient étranglés par l'impôt, les samouraïs percevaient un salaire de misère qui les contraignait à exercer un autre métier, les travailleurs honnêtes et zélés vivaient dans la pauvreté. J'aurais soutenu mon père, je l'aurais laissé régner ; après tout, je suis son héritier légitime. Mais ensuite mes enfants sont morts les uns après les autres.

Il marque une pause, fixe les braises incandescentes du brasero. Les volets en bois cliquettent, et un courant d'air glacé pénètre dans la pièce.

Okatsu hoche la tête. Elle se souvient des funérailles, des petits cercueils. Elle revoit Nariakira s'arrachant les cheveux, éperdu de chagrin, alors que ses fils mouraient un à un. Toute la principauté était en deuil.

– Pas un n'a survécu, pas un, dit-il d'une voix caverneuse, tout juste audible, comme s'il se parlait à lui-même.

Il lève la tête, le visage sombre.

– Les enfants meurent, c'est un fait. Mais je les ai perdus tous les quatre, et ça, c'est trop cruel.

Il laisse échapper un grognement et abat son poing sur le sol.

– Le destin et le hasard n'ont rien à voir là-dedans. C'était une malédiction. Cette femme a jeté un sort à mes enfants pour qu'ils meurent.

Okatsu le dévisage, perplexe.

– Vous le pensez vraiment, sire ? demande-t-elle.

Tout le monde parle des esprits, de la magie noire, des sorts, des fantômes, des gobelins, des *tengu* au long nez, bien qu'Okatsu n'en